

Tenir le point
- du retournement en grâce de l'existence

Conférence prononcée le 26 Novembre 2006 dans le cadre du Colloque CIEPFC-AUP
sur *Logiques des Mondes* d'Alain Badiou

Penser philosophiquement ne serait rien s'il ne s'agissait que d'ajouter de nouveaux paradoxes aux anciens. Mais ils nous laisseraient encore indifférents si la philosophie n'inventait l'art, au moment même où elle discerne ces paradoxes, de nous y rapporter de façon plus paradoxale encore. Ainsi en va-t-il de *Logiques des Mondes*.

Bien que sous-titré *l'Être et l'événement 2*, *Logiques des Mondes* ne semble faire que peu d'acception de l'Être, puisqu'il s'agit d'y déployer une logique de l'apparaître comme tel. L'événement lui-même ne semble devoir être évoqué que de loin, non plus selon sa surrection propre, mais selon le monde qui en aura procédé. On pourrait admettre que ce déplacement lexical et philosophique atteste une simple continuation du labeur antérieur, n'était cette injonction finale de vivre selon l'idée, et non pas selon l'événement. Comment entendre une telle injonction de vivre selon l'idée, quand toute subjectivation s'est trouvée formalisée et décrite comme un effet de l'événement et de lui seul ? Qu'est-ce que vivre selon l'idée quand de plus l'orientation inauguralement déclarée consiste à se placer sous l'exigence d'un nouveau matérialisme et nullement à satisfaire à quelque idéalisme que ce soit ?

Comprenons d'abord ceci : Idée est le nom même de la capacité conquise par la subjectivation, capacité de parvenir à se penser, à *tous moments*, comme post-événementielle. Vivre n'aura plus à être dit de ce qu'il faut endurer pour participer à quelque vérité. Vivre se dira plus essentiellement de la capacité où nous serons de rester animés par l'idée d'une telle participation. Quand les mondes où il nous est impartit de vivre ne nous proposent guère plus, quant à eux, que de survivre, en eux ou à leurs marges, l'idée d'une participation à quelque(s) vérité(s) est le contenu principal de ce qu'Alain Badiou appelle la dialectique matérialiste.

La dialectique matérialiste travaille au plus près du matérialisme démocratique, lequel identifie selon *LdM* l'idéologie aujourd'hui dominante. C'est en satisfaisant à une même exigence d'immanence de la pensée aux situations qu'elle parvient à combattre cette idéologie, et non pas en opposant pensée et situation. Mais le matérialisme prôné par *LdM* n'est pas le même que celui promu dans le cadre fixé par le matérialisme démocratique : s'il ne considère que ce qu'il y a, ce n'est pas selon l'idée d'une détermination ultime de notre destin de pensée et de vie, c'est-à-dire selon l'idée d'une clôture propre à un monde qui se donnerait comme Le monde, mais bien dans l'idée qu'il n'y a pas à chercher autre chose ailleurs. Cette idée cependant doit être ainsi comprise : ne considérer que ce qu'il y a non pour se résigner à sa gestion ou sa réforme, mais au contraire voir ce qu'il y a comme ce à quoi il s'agit de se rapporter en immanence, c'est-à-dire ce à propos de quoi décider au sens fort : décider sera définir les points à partir desquels faire apparaître les possibles les plus insoupçonnés, en quoi il y aura dialectique en effet.

Une telle manière de concevoir ce qu'il y a et de s'y rapporter dialectiquement requiert de déplier la notion de monde tout autrement qu'elle ne l'a jamais été. La pensée philosophique de cette notion de monde et la destination existentielle d'une telle pensée appellent une élaboration et une définition nouvelles de ce qu'il convient d'entendre par phénoménologie : la phénoménologie de *Logiques des Mondes* mettra en œuvre une modalité

de la description qui lève l'indétermination entre idéalisme et empirisme ; orientations qui jusque là pouvaient également soutenir les exigences de la saisie pure des phénomènes. Intimement liée à cette élaboration nouvelle s'agissant de la phénoménologie, c'est à une conception du sujet réellement dégagée de la question de la conscience qu'ouvre *Logiques des Mondes*. C'est donc d'un même mouvement que se trouvent ici repensés le sujet comme dégagé de la conscience et la phénoménologie comme déliant le monde de la catégorie de représentation ; or ce mouvement prend sa source des apories suscitées par ce que *l'Être et l'événement* disposait comme un vis-à-vis du sujet et de l'événement.

Cette aporie peut-elle être surmontée par l'injonction de *LdM* de vivre selon l'Idée ? D'un point de vue conceptuel, cette aporie de *L'Être et l'événement* consistait dans l'impossible antériorité du sujet ayant à nommer l'événement dont il devait par ailleurs se concevoir comme un effet. *Logiques des Mondes* accentue encore cette caractérisation du sujet conçu comme une simple formalisation des effets de l'événement. Cependant, là encore, la capacité à constituer le corps des conséquences ne saurait faire l'économie des décisions d'un sujet. Il s'agit alors de proposer de nouvelles conditions concernant la pensée des décisions, ces décisions étant constitutives du sujet comme de l'événement : ce sera la théorie des points.

D'un point de vue pratique, cette aporie de l'impossible antériorité du sujet sur l'événement se trouve cristallisée par la figure en impasse d'un monde tel que nous le connaissons aujourd'hui : monde qui toujours change sans qu'y adienne jamais un événement susceptible de le changer pour un autre. *L'Être et l'événement* porte ainsi à croire que sans un événement il ne saurait y avoir âme qui vive, et qu'il n'y aurait dès lors plus même à espérer que la foule se déclare et que cela suffise à faire un événement. Aussi, en l'absence d'un événement, c'est-à-dire dans ce cas de figure où tout événement digne de ce nom remonte à si loin dans le temps que l'on n'en éprouve plus les effets ou qu'ils se soient par trop amenuisés, il n'y aurait plus qu'à opter entre ces deux voies, également insatisfaisantes : l'une, de persévérance dans la fidélité à un événement ancien jusqu'à épuisement des forces, l'autre dans l'attente messianique d'un nouvel événement qui nous sauvera. Mais un militantisme purement volontariste, aveugle donc à sa propre nostalgie, ne saurait changer le monde si peu que ce soit ; quant à l'attentisme qui en serait le revers, il ne saurait pas davantage nous préserver d'un retour au religieux ; du moins ne pourrait-on plus aisément distinguer cette voie de celle caractérisée par le motif heideggerien, suspendant tout changement radical à cette profération que « seul un Dieu peut nous sauver ».

En disposant sujet et événement tout autrement que selon un simple vis-à-vis, *Logiques des mondes* soustrait la pensée du sujet à l'alternative du volontarisme insurrectionnel et de l'attentisme aussi bien désenchanté que messianique. L'événement doit dès lors être pensé comme un mixte de capillarité de l'avoir-eu-lieu et d'anticipations subjectives –l'avoir-eu-lieu se donnant comme un monde, et les anticipations subjectives étant ce qui initie un autre monde. Le sujet lui-même ne se définit plus séparément du monde dans lequel il se trouve prendre place, il en est même pour une large part dépendant quant à sa caractérisation, puisqu'il se définit selon son intensité d'existence. Or, cette manière dont il est plus ou moins lui-même selon le monde qu'il habite pose ainsi la question de la lisibilité, y compris pour lui-même, de ce qu'est un sujet. Nous nous trouvons ici dans la nécessité de reformuler le problème en des termes positifs. C'est là que doivent jouer pleinement les ressources de cette nouvelle phénoménologie : dans cet effort de maintenir une certaine idée du sujet et de sa capacité, quand il ne peut être ni volontariste ni inexistant. Dans cette nouvelle phénoménologie dissociant le sujet de toute problématique de la conscience, monde et sujet seront analysés comme réciproques jusqu'à un certain point, l'un et l'autre

participant d'une indivision du corps des conséquences où s'avère l'avoir-eu-lieu d'un événement aussi bien passé ou naissant. Car l'événement ne saurait être une donnée simplement informative et comme extérieure à la situation dans laquelle il surgit. C'est là ce que *Logiques des mondes* s'attache à rendre sensible, à grands renforts de descriptions étranges car distancées de notre perception la plus spontanée. L'événement ne saurait être extérieur à la situation à la fois parce que le monde en abrite le site insoupçonné et parce que les effets selon lesquels il consiste d'emblée et durablement engagent une dimension corporelle. Que le monde et le sujet soient réciproques résulte de cette conjonction selon un corps. C'est là une thèse ancienne chez Alain Badiou, mais elle est ici pleinement déployée : l'on dira désormais qu'un sujet participe de plusieurs mondes, étant à l'intersection de plusieurs procédures génériques, et le monde quant à lui ne consistant guère en une collection de points de vue : il est bien plutôt, quant à sa cohésion, tissé à même le sujet qui en soutient là le déploiement-vrai. . L'on peut dès lors comprendre tout autrement l'idée que le monde se compose des gens qui y vivent : mais il faut pour cela rompre avec la naturalité des projections ensemblistes qui lient encore trop l'intelligence de la présentation générique à sa subsomption étatique possible ou réelle. Il y faut donc une pensée de la relation qui soit spécifiquement immanente au monde considéré et qui en produise le compte et l'évaluation en intériorité. L'élaboration d'un compte immanent se donnera dans *Logiques des Mondes* à partir d'une conception renouvelée de l'identité, selon le système de dépendance et de co-présentation des intensités intrinsèquement comparables, si bien que toutes choses se trouvent identifiées de proche en proche par la relation que de fait elles composent. Que le monde ne soit pas une collection de points de vue, pas plus qu'il n'est une collection d'individus impliquera de s'y rapporter selon de toutes autres exigences que celles émanant d'une logique et d'une phénoménologie classiques : car le monde ne nous apparaît plus dès lors comme un espace vide. De cette logique aux décisions politiques le pas est alors d'emblée franchi : car si le monde ne nous apparaît plus comme un espace vide, il n'y a donc plus à en définir les critères d'occupation et de délimitation comme d'un pré carré. Cette objectivité élémentaire est ce qui rend possible une analyse toute nouvelle de la composition d'un monde. Car si, cherchant à dégager ce qui d'un pays fait monde, l'on s'accorde à le décrire selon le système de relations des corps qui en soutiennent l'effectivité, alors un pays sera, ni plus ni moins, les gens qui y vivent ; la question ne se posera plus alors de leur degré d'appartenance à ce monde, et l'on ne s'attachera plus qu'à prendre toute la mesure de ce qui est enveloppé de ce monde, localement et comme de proche en proche.

A partir de là commence à devenir plus sensible que la description n'en est pas une au sens classique du terme, mais qu'elle est pleinement agissante. Ce formalisme des descriptions peut donc être actif quant à l'incorporation à une vérité en train d'advenir. Dans la lente montée d'une subjectivation à la surface du monde existant, anticipation d'une surréction événementielle et d'un autre monde, c'est un effort de différenciation immanente qui travaille jusque dans les plus infimes détails. Cette différenciation sépare ce qui ne sera jamais qu'un simple fait et ce qui peut prendre la dimension d'un événement, configurant un tout autre transcendantal. Cette nécessaire différenciation s'avère un problème et un enjeu majeurs de *Logiques des mondes* et elle y est paradoxalement résolue comme problème du fait même qu'elle peut être saisie comme un enjeu. La résolution de ce difficile problème de discernement se trouve ainsi étayée par la constitution d'un point en enjeu . Ce point n'est autre que celui qui est appelé à devenir éventuellement un site événementiel, et il apparaît tout d'abord comme un étant paradoxal : son paradoxe consiste en ceci qu'il délivre un point de non-coïncidence radicale de l'être et de l'apparaître. C'est le point d'inapparaissant propre à un monde, et plus précisément à un objet de ce monde. Cet inapparaissant se trouve aussi appelé l'inexistant dès lors qu'une relève événementielle en devient pensable qui en achève le

paradoxe : ce qui n'existait dans un monde prend l'intensité maximale au regard d'un nouveau transcendantal et donc, de proche en proche, configure un nouveau monde.

Nous pouvons ponctuer ici une thèse sous-jacente mais essentielle à *LdM* : l'inapparaissant est constitutivement ce qui permet d'en finir avec la conception d'une surrrection *ex nihilo* de l'événement.

Du fait de cette conception de l'événement comme relève de l'inexistant, la persévérance décrite à nouveaux frais dans *Logiques des mondes* à travers la théorie des points ne saurait être comprise comme la simple injonction à ne pas rester inerte.

Pour que le sujet soit réévalué selon le formalisme du corps subjectivable, et donc autrement que selon l'alternative du volontarisme ou de l'attentisme, il est nécessaire et désormais possible de se dégager de la dramatisation du choix telle qu'on la rencontre chez Sartre en particulier. Il y a donc ici double rupture avec Sartre, à la fois sur la phénoménologie et sur l'engagement via la refonte du sujet. La dédramatisation résulte de ce que l'attention se porte désormais sur les effets de structuration de l'événement en un corps.

La dédramatisation de la figure militante et son efficacité propre sont donc obtenues dès lors que le sujet et l'événement ne sont saisis ni en vis-à-vis ni comme indistincts. Ce n'est pas la subjectivation qui fait l'événement, mais ce n'est pas non plus informé de l'événement que le sujet est amené à prendre parti et décider de s'engager. Pour qu'un sujet soit l'instance de nomination de l'événement sans pour autant le précéder, il faut qu'il puisse s'orienter dans la pensée des situations selon l'idée que ça a toujours déjà commencé, et qu'il est toujours déjà engagé dans l'incorporation à un corps de conséquences. C'est là ce qui, pour notre propos, doit nous occuper principalement.

Dans *LdM*, une validation par les conséquences devient indiscernable de la construction d'un corps : on y distingue le possible au sens modal, simple modification interne au transcendantal et le possible entendu comme effectivité dans la forme de la prescription événementielle. L'événement décrit alors jusque dans ses effets une contingence sans naturalité : il n'est ni déduction ni improbabilité. Mais s'il n'est ni déductible ni improbable, comment se laissera-t-il caractériser ? Seulement comme un travail des conséquences, sous l'hypothèse que ce qu'il s'agit de faire advenir est en un sens déjà-là. C'est là le platonisme fondamental de *Logiques des Mondes*, celui d'une certaine réminiscence matérialiste, opposant à l'idéalisme deleuzien du virtuel l'axiome selon lequel tout atome d'apparaître est réel.

Le monde tel que *Logiques des mondes* en dispose la notion est la clé du matérialisme concernant le destin des vérités et le lieu de leur dialectique. C'est là une nouvelle thèse, qui éclaire la logique de la participation : il y a un effet en retour de l'apparaître sur l'être. « Effet en retour » signifie notamment que la structuration ne précède pas l'exception comme *l'Être et l'événement* pouvait encore le laisser croire, mais que c'est l'exception, lue dans ses conséquences, qui produit une structuration dont les lois restent immanentes.

Ce qui dans un monde peut relever d'une vérité est donc offert à la description sans qu'il y ait à le concevoir comme quelque chose de caché qu'il s'agirait de dévoiler. Au travail herméneutique se substitue donc le travail des conséquences, à l'interprétation renouvelée l'efficience d'un nouveau corps. C'est donc là ce qu'il faut entendre dans l'injonction de vivre selon l'idée, à l'aune de la thèse de coextensivité de l'Être et de l'apparaître, visant ce qui dans l'apparaître peut être pensé et saisi de l'Être. Vivre selon cette idée va jusqu'à produire une structuration rétroactive s'agissant des multiples purs eux-mêmes.

Mais l'efficience d'un nouveau corps ne se donne que peu à peu, de nouveaux points s'ajoutant aux premiers comme en une constellation. Les premiers s'ajoutent eux-mêmes au

tout premier, l'inapparaissant qui s'avère constituer un point de capiton pour l'engagement de la procédure générique et donc pour la consistance événementielle, à l'épreuve de la durée. Si l'inapparaissant est susceptible d'être appelé à devenir le site événementiel comme tel, c'est que dans le monde considéré, il concerne un point d'être qui n'apparaît pas, tout en étant, dans cette manière même de ne pas y apparaître, caractéristique de ce monde. Ainsi de ceux à qui l'on ne reconnaît aucun droit, sans-papiers de France ou indiens de l'incident d'Oka, et que l'on peut désigner à ce titre comme « les invisibles ». L'inapparaissant désigne ainsi le point où s'éprouve maximale le fait de ne pas apparaître pour quelque chose dont on peut cependant dire qu'il est, où s'éprouve donc l'écart le plus absolu entre apparaître et être ; mais absolu dans ce monde, et donc relatif en vérité à son transcendantal. L'inapparaissant, dès lors qu'il fait l'objet d'une discrimination comme d'un point à propos duquel décider que ce qui est doit apparaître, peut donc être caractérisé comme une conjonction préévénementielle. La notion d'inapparaissant fixe alors comme exigence militante d'être attentif à ce qui n'apparaît pas. Mais en parler en terme d'inexistant sera déjà en parler du point de vue de l'événement, c'est-à-dire du point de vue de la relève de l'inexistant, laquelle consiste à porter à l'existence ce qui n'en avait aucune. L'événement se signale donc à un sujet de ce que l'inexistant peut recevoir une dénomination positive qui est comme le corrélat de l'auto-appartenance événementielle : ouvriers sans-papiers des foyers dans un cas, québécois dans le cas de l'incident d'Oka, gens du 18 mars pour la Commune, etc, et non pas simplement une appellation négative ou soustractive comme pouvait l'être celle d'invisibles ou de sans-papiers. Car la surrection à l'existence proprement dite se donne prescriptivement et donc effectivement en terme d'être : ainsi de la maxime célèbre entre toutes, « nous ne sommes rien, soyons tout », maxime indiquant mieux que toute autre combien la prescription implique une structuration rétroactive.

Logiques des mondes ajoute ainsi à *l'Être et l'événement* bien plus qu'il n'en déplace les thèses. C'est toute la conception de l'événement qui se trouve approfondie et précisée. Nous pouvons récapituler comme suit. L'événement n'est plus lisible de façon globalement soustractive comme l'ontologie en engageait l'analyse, identifiant l'événement comme un multiple dérogeant à l'axiome de fondation (du fait de son auto-appartenance paradoxale). Il n'est plus non plus ce qui fixe la seule alternative d'une situation quelconque et d'une situation événementiellement supplémentée. Il est au contraire saisissable au plus près de ce qui en fait l'irréductible et l'irréversible singularité de l'intérieur du spectre complet des quatre formes du changement. Les vérités qui en forment les conséquences sont pensables à la fois comme éternelles et comme ce qui singularise un monde. Enfin, la possibilité de l'événement peut être en partie repérée et pensée à l'aune de l'inapparaissant, et l'événement être ensuite identifié et localisé comme relève de l'inexistant.

Cependant, un cercle spéculatif demeure, pour l'exigence militante propre à toute subjectivation, quel que soit l'ordre des vérités dans lequel elle procède. Il semble que nous ayons à buter à nouveau sur le problème initial. Car si ce qui est visé concerne « *la détermination, immanente à un corps, de ses capacités, point par point* », il n'en reste pas moins que « *l'efficacité du devenir subjectif d'un corps est par ailleurs tributaire des points du monde qu'il rencontre* » (399). Ainsi, le corps (y compris théorique ou collectif), le corps d'un sujet reste, dans son advenue, son devenir et l'efficacité même de ce devenir, suspendu aux aléas du surgissement d'une événementialité. Comment dès lors envisager une détermination immanente du sujet hors d'une telle rencontre, dans des mondes finissants et auxquels nous souhaitons nous rapporter comme à une simple transition plutôt que de les endurer dans l'idée d'une défection définitive de tout événement ? S'il faut ici distinguer entre les points constitutifs d'un corps tenant la relève de l'inexistant, et la capacité d'un tel corps à

traiter de nouveaux points, la rencontre reste comme telle constitutive et requise. Le corrélat de l'absence de fondation ontologique de l'événement demeure bel et bien l'absence de garantie pour qui veut justifier la promesse de se tenir au plus près de ce qui se donne comme un événement. Mais il y a désormais une compréhension pleine et entière, quand bien même rétrospective, de ce que la validation de l'événement par ses conséquences est réellement produite à même un monde donné. ; compréhension de ce que son point d'ancrage dans un monde précis à partir de l'inapparaissant propre à un objet de ce monde et à son transcendantal, donne une mesure de l'effectivité de l'événement tout autre que celle qui serait proposée dans un cadre fondationnel. En effet, *Logiques des mondes* permet d'évaluer à quel degré de profondeur le changement sera réel et le remaniement complet. Il permet ainsi de vivre selon cette idée que l'on peut rendre intégralement pensable le fait de prendre toute la mesure de l'événement, à défaut d'en rendre raison, et sans que rien ne vienne là à nous manquer.

C'est donc comme à l'élaboration d'un nouveau corps que travaille *Logiques des mondes* tout entier : un nouveau corps de pensée, de conviction et de pratiques quant à notre capacité à nous rapporter à la possibilité de l'événement jusqu'en son absence, comme à une possibilité effective (et non plus simplement modale ou virtuelle). Si bien que ce nouveau corps de pensées change d'ores et déjà les possibles du monde. De même que le nouveau corps théorique de l'algèbre rend possible, le remplacement des calculs par la prévision des structures, de même le corps ainsi constitué définit-il comme un programme. Car si l'on entend par prévision le possible tel que constitué par le devenir du corps, alors le programme relève de l'analyse inductive. On prescrit ce qui est possible à partir de ce que l'on peut définir comme étant les conditions d'existence de ce corps : « *On déplie la question de la composition du corps, de ses parties efficaces et enfin de ses organes à travers la question programmatique de son existence. (...) Étant donné l'évidence d'un corps-sujet dans un monde, on peut remonter à ses conditions d'existence. Appelons cette démarche l'induction subjective.* » (429). L'induction consiste à remonter de l'évidence qu'est l'existence d'un corps aux conditions de cette existence (Surjection !). De l'évidence par exemple de ce que les sans-papiers se nomment eux-mêmes des ouvriers on peut remonter à ceci que ce qui est indiqué par un tel nom éclaire sur ce que doit être leur situation : ce qui est de fait s'avère alors devoir l'emporter sur toute considération relative à ce qui serait ou non de droit. Une telle démarche est à tous moments offerte à la subjectivation d'un monde, dès lors qu'un point peut y être discerné comme premier point, inapparaissant dont on ne saura qu'à proportion de ses incidences subjectives et de l'incorporation qu'il permet à quelque vérité, s'il était l'incise d'un fait, d'une modification, ou d'un changement radical et irréversiblement événementiel. Mais le traitement de la question programmatique selon une telle remontée exige encore l'invention d'une discipline, car une procédure générique, qu'elle soit artistique, amoureuse, scientifique ou politique, ne saurait jamais être spontanée mais requiert axiomatique et règles procédurales. Aussi n'est-il pas grave de se trouver confronté à l'austère parcimonie des points à traiter dans un monde, car cela ne préjuge pas d'une moindre importance de ces points quant à soutenir le développement d'une procédure générique : « mieux vaut moins mais mieux », puisque c'est avant tout la capacité d'enchaîner les étapes qui définit la capacité combative comme telle. C'est en effet de cette discipline que dépend le caractère non arbitraire du pari : car le pari porte aussi bien sur ce qui peut être engagé d'un corps dans la production des conséquences. C'est donc sur la nature et la fonction exactes de cet enchaînement qu'il faut désormais porter toute notre attention.

Pour que l'enchaînement des conséquences, dont le paradigme est mathématique, ouvre à une telle formalisation, il faut que l'on en vienne à cette conception de la démonstration où c'est la consistance de l'enchaînement qui vaut comme existence à part entière, et non la preuve que l'on en attend et dont on suppose encore qu'elle gît dans un

résultat toujours à venir. La notion de corps de conséquences porte ainsi l'accent sur le caractère indivis de leur enchaînement. Elle confère par ailleurs sa portée active et novatrice à la description telle que la met en œuvre l'ensemble de *LdM* : car la description est ce qui tourne l'événement vers sa durée singulière, de même que le corps est ce qui en organise le déploiement toujours réengagé.

C'est là une clarification essentielle due à *LdM* : des quatre formes de changement, l'on tirera en effet une nouvelle perception de ce que pouvait signifier une subjectivité comme au bord du vide. Car si l'on peut conserver une pertinence à cette image, ce ne sera pas au prix de concevoir l'événement comme un surgissement ex nihilo. L'inapparaissant et ce qu'il soutient de théorie de la participation en devient la clé. Le corps et la discipline des conséquences destine cet inapparaissant à une nouvelle intelligibilité, que la seule idée d'une fulgurance de l'événement échouait à saisir. L'événement passe dans le corps des conséquences et n'est finalement rien d'autre que ce que celles-ci lui assurent comme durée. S'il excède la durée immédiate d'une première procédure de fidélité, c'est que ces conséquences restent comme telles activables, et le corps toujours susceptible d'être resuscité.

La clé de la libre persévérance du sujet délivré de l'alternative du volontarisme et de l'attentisme réside dans la capacité où il peut être de desceller sa vision de l'événement de l'éblouissement originel capturant et immobilisant toute subjectivation dans un instant sans durée, dans une intemporalité sans éternité et sans reprise possible. La reprise événementielle en vérité selon un corps de conséquences suppose cette déprise initiale de la part du sujet : ne plus concevoir l'événement selon l'unicité d'un tel éblouissement, mais selon ce qu'il fait résonner et qui était auparavant inaudible, ce qu'il fait voir et qui était auparavant invisible, et qui convoque ultimement d'autres événements.

Si l'on peut s'arracher à cette alternative à l'illusion de laquelle toute figure militante se trouve exposée, alternative du volontarisme et de l'attentisme, et dire de l'événement lui-même qu'il n'est ni déductible ni improbable, c'est au prix de repenser la logique de rupture événementielle. Il ne suffit pas pour éviter à l'action politique d'être par trop volontariste, de rompre avec l'idée que le savoir des luttes antérieures disposerait le juste paramétrage pour tout événement à venir, car alors on sombre dans l'attentisme, comme un effet du caractère incalculable avéré de tout événement. Il faut encore réélaborer cette conception de l'incalculable, en ne l'arrimant plus à la logique de simple rupture : si rupture il y a, elle n'a pas pour autant à être évaluée selon l'unicité de l'événement considéré. De même que la décision devra être repensée comme collective et non pas comme émanant de l'engagement d'un seul, production du corps tout entier dans son inachèvement propre, au sens où l'est le Pouvoir Rouge ou encore l'armée de Spartacus, de même l'événement, comme un multiple impur, ne peut être ressaisi que dans la multiplicité de ce qu'il reconfigure. D'où une exigence renouvelée quant à penser la compossibilité des procédures, plutôt que la création de concept. Vivre selon l'idée et non selon l'événement comme tel sera donc vivre selon cette idée de la dialectique, plutôt que selon le concept de l'événement. La rencontre d'un événement reconfigure ainsi l'espace événementiel lui-même, c'est-à-dire ce qui d'un monde atteste encore les événements passés, et les reconvoque à l'épreuve de sa propre disparition. Ce qui s'ouvre n'est alors pas d'un seul registre, et si le corps est composé d'organes spécifiques, c'est le formalisme subjectif comme tel, comme nœud du multiple des vérités, qui soutient la capacité d'un corps à traiter des points. Les points localisent alors l'élaboration transcendante à même les corps, et les corps, transis de vérités, en matérialisent la rencontre en en réitérant l'épreuve : si toute opacification de l'enchaînement d'une procédure de fidélité menace le sujet, c'est à raison et à proportion de ce qu'elle atteint la compossibilité même des procédures génériques. De là, la noirceur à laquelle peut se trouver exposé l'acte d'Hugo dans *Les mains sales*, où la compossibilité viendrait à s'inverser en suture des procédures ; noirceur

qui ne serait pas le défaut de quelque morale que ce soit, pas même de celle de l'engagement, mais le résultat de ce que l'ombre portée sur la figure politique deviendrait indiscernable d'une ambiguïté amoureuse ; noirceur procédant de ce que les procédures amoureuse et politique seraient convoquées selon la plénitude de leur intersection, et non plus selon leur composition soustractive. Car c'est à se séparer de sa propre plénitude que le sujet accède à cette joie toujours singulière : voir chaque procédure se soustraire à sa propre impasse à la lumière de ce qu'une autre soutient de vérité.

Il est donc vain de se désespérer d'avoir à chercher le point, car il est bien plutôt requis de le penser déjà-là comme de toujours.

Mais il ne suffira pas de l'avoir trouvé, ce premier point, d'y avoir reconnu la trace événementielle comme telle, car il ne nous serait d'aucune ressource si nous n'en utilisons la force à l'enchaîner à d'autres points.

Le guetteur de l'événement serait ainsi bien plutôt assuré de le manquer. Pour cheminer sans dérélition dans la morosité de ces mondes oubliés de leurs propres événements fondateurs, il nous faudra contribuer à ce que, par devers lui-même s'engendre un autre monde, en commençant par saisir le point d'où se séparer de soi-même.

Ainsi, trouver le point ne saurait suffire, il faut encore y faire face jusqu'à le tenir et en soutenir tout ce qu'il impose de pensée paradoxalement matérialiste et d'éternité immanente au présent : alors, trouver le point et le tenir sera trouver cet autre point, celui du retournement en grâce de l'existence.

C'est la leçon terminale qu'au théâtre *Ahmed philosophe* prodigue à ses amis de Sarges les Corneilles, les conviant à plus de courage et de discipline dans l'invention :

« pas assez de joie. Pas assez de confiance dans la joie de penser. Trop de chicanes, trop d'amertume, trop de ressentiment, trop de rivalité. Si détestable soit le monde, et il l'est, il y a toujours un point, en vous-mêmes, un point obscur et personnel, inattendu, presque pour vous-mêmes stupéfiant, qui est le point de départ pour penser ce qu'il y a. Tenir ce point ! Le trouver et le tenir ! La philosophie n'a pas d'autre but ! Que chacun trouve son point et le tienne ! Le point d'où vient en vous la ressource de la pensée et de sa joie. Le point (...) qui fait que chacun peut inventer, et non pas répéter. Car répéter est le chemin de l'imposture et de la douleur. Ne plus répéter, ne plus cuire dans son jus. Être irremplaçable, non parce qu'on est soi-même, mais parce qu'on a trouvé en soi-même, le point actif, celui qui nous sépare de notre fatigue et de notre monotonie intime. (...) Alors, (...) c'est comme quand un soleil fend les nuages, ou comme quand après l'hiver il y a le cri du premier oiseau. (...) Séparez-vous ! Séparez-vous de vous-mêmes. Alors, avec ce réel en vous qui vous fend, il y a la pensée et la joie. Debout les morts ! »¹

Dimitra Panopoulos

¹ Alain Badiou, in *Ahmed philosophe*, « la philosophie », p101, Actes Sud, 1995.